

et d'étendue, comme le dit Rollin. Nés déprédateurs, les Romains le furent toujours ; nés conquérants , ils le furent toujours ; nés superstitieux et fourbes , ils le furent toujours ; nés fiers et méprisants à l'égard des autres peuples, ils le furent toujours, et le destin de leur ville impure et superbe qui donna ses lois impitoyables , ses mœurs dissolues aux trois quarts du monde connu alors, fut enfin de succomber, après douze siècles d'existence, sous l'effort des nations irritées contre elle.

XV.

La chute de l'empire d'Occident rendit-elle meilleur le sort de l'humanité ? Les progrès du christianisme changèrent-ils quelque chose à la triste condition des peuples ? Ces deux graves questions ont été plusieurs fois et diversement résolues. Dans notre pensée, les populations soumises à la domination de Rome ne firent guère, à l'invasion dite des Barbares, que changer de maîtres : on remarque , cependant , que les Gaules furent traitées plus doucement par les rois goths et bourguignons, qu'ils ne l'avaient été par les officiers de l'Empire. A l'égard de l'influence du christianisme, elle fut en effet prodigieuse aux premiers siècles de l'Église ; mais il est de fait que cette influence n'eût lieu que sur l'esprit des pauvres, des opprimés, qui trouvèrent des consolations puissantes dans la douceur de la morale chrétienne, et sur l'esprit de quelques philosophes platoniciens qui furent subjugués par la hardiesse et la sublimité d'une métaphysique devant laquelle tombaient tous les rêves de l'ancienne sagesse, touchant la véritable nature de la divinité. Les grands de la terre, les puissants, les riches , refusèrent d'abord de reconnaître le Dieu des chrétiens, et les édits des Empereurs, pour le maintien des vieilles croyances du paganisme, surpassèrent en barbarie tout ce